

# LA SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, chez M. Ch. Lahure, éditeur, rue de Fleurus, 9; à la Librairie de MM. L. Hachette et C<sup>ie</sup>, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les libraires de la France et de l'Étranger. — Les abonnements se prennent du 1<sup>er</sup> de chaque mois. Pour Paris, six mois, 6 fr.; un an, 11 fr.; pour les départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

## SOMMAIRE.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES : L'ami d'Edouard (suite). —  
VARIÉTÉS : Le gymnase électrique; Le grenadier; Cadet  
Roussel (suite).

## CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

### L'AMI D'ÉDOUARD.

Le gouverneur fut surpris de l'état où se trouvait Palmer. Il paraissait vieux et cassé, bien qu'à certains moments il fit preuve d'une vigueur extraordinaire.

Son visage était noir, ridé, parcheminé; sa barbe longue et inculte témoignait de son indifférence pour lui-même, et son œil cave reflétait parfois une sorte d'égarement; son costume répondait à sa mine. Lui, si élégant quand il désirait plaire à une femme aimée, était vêtu de peaux à peine tannées et assujetties autour de ses membres par des lanières de cuir. Ces vêtements solides avaient pourtant subi les atteintes des épines et des herbes coupantes, car à plusieurs places ils laissaient voir sa chair dure, sèche, velue, que ni le dard des insectes ni l'aiguillon des arbustes ne pouvait plus entamer.

Bien que Richard fût habituellement brisé de fatigue quand il revenait de ses courses dans l'intérieur du pays, jamais il n'avait paru aussi accablé qu'en ce moment. Il avait les pieds meurtris, la taille voûtée, et son regard fiévreux laissait deviner qu'à toutes ses autres souffrances se joignait celle de la faim. Néanmoins, en apercevant sa sœur et sa nièce, il accéléra sa marche, agita le bras

comme s'il eût été impatient d'annoncer une grande nouvelle. Enfin, quand il fut près d'elles, il s'écria d'une voix rauque :

« Ma sœur, ma chère Anna, plus de doutes!... il existe, je l'AI VU! »

Il s'arrêta et s'appuya contre le montant de la porte, car la force l'abandonnait, et il était pris de vertige.

« Richard, demanda Mme Surrey, que voulez-vous dire? de qui parlez-vous?

— Mon oncle, dit Anna à son tour, que s'est-il donc passé? »

Il essaya de répondre, mais les sons s'arrêtaient dans sa gorge, la tête lui tournait, ses jambes se dérobaient sous lui. Cependant, il finit par murmurer avec effort :

« Édouard!... Édouard!... Édouard!... Édouard!... »

Et il tomba sans connaissance.

Quand il revint à lui, grâce aux soins qui lui furent prodigués par Van Stetten, qui venait d'arriver au même instant, il serra la main au docteur ainsi qu'à Deursen, et s'écria :

« Oui, ma sœur, oui, ma chère Anna, oui, chers amis, Édouard existe. Je l'ai vu, vous dis-je; je me suis trouvé à quelques pas de lui, j'aurais pu lui parler s'il eût été en état de reconnaître ma voix, de me comprendre et de me répondre. »

Et il raconta en détail les incidents de sa dernière course dans la forêt vierge. Tous les assistants l'écoutaient d'un air de stupéfaction. Les

deux femmes poussaient parfois des exclamations de terreur, ou bien, joignant les mains, levaient les yeux



« Il existe, je l'ai vu! » (Page 345, col. 2.)



au ciel et versaient d'abondantes larmes. Anna surtout était hors d'elle-même.

Quand Richard eut terminé son récit, le gouverneur demeura pensif.

« J'avais entendu faire des récits merveilleux au sujet de ces grands singes de l'Afrique et de la Malaisie, reprit-il; mais vraiment, monsieur Palmer, si tout autre que vous me contait de pareilles choses, il me serait impossible d'y ajouter foi.... Enfin, l'enfant est encore vivant, et c'est là l'essentiel. On peut le délivrer et, malgré l'état déplorable auquel il est réduit, le rendre à la vie civilisée. Il est jeune; l'éducation effacera les traces de sa dégradation présente; et pourquoi ne deviendrait-il pas l'orgueil et la joie de sa famille? monsieur Palmer, comptez-vous tarder beaucoup à tenter la délivrance de ce pauvre enfant? »

Palmer répondit d'une voix ferme :

« Je partirai demain matin. »

Anna et Mme Surrey voulurent faire des représentations à Richard; il ne leur laissa même pas le temps d'ouvrir la bouche.

« Vous allez encore me parler de mes dernières fatigues, reprit-il d'un ton péremptoire, qu'il n'en soit plus question! Je suis entièrement remis; je me sens redevenu fort et dispos. Si je ne devais pas m'occuper de préparatifs indispensables, réunir le nombre d'hommes nécessaires pour assurer le succès de mon entreprise, je me mettrais en marche sur l'heure. »

Les pauvres femmes, intimidées, n'osèrent élever aucune objection.

« Je comprends votre impatience, monsieur Palmer, reprit le gouverneur, et je la partage. Vous avez besoin, dites-vous, d'un grand nombre de personnes pour mener à bien votre projet; je peux vous les procurer. Il y a sur la rade des lascars<sup>1</sup> que nous avons pris à Malacca pour les besoins de la manœuvre; ce sont des hommes de fer, exercés à chasser le tigre dans des jungles impénétrables, et endurcis à toutes les fatigues de la vie des bois. Nous les joindrons aux gens du pays que vous pourrez déterminer à vous suivre, et moi-même je me propose de vous accompagner. Combien pensez-vous que durera cette excursion dans la forêt? »

— Trois ou quatre jours au plus.

— C'est entendu, monsieur Palmer, je vous suivrai.

— Nous réussirons! s'écria Palmer. Nous allons retrouver Édouard, l'arracher à ces affreuses bêtes qui se sont emparées de lui. En peu de jours il redeviendra doux, bon, affectueux comme il était au temps de son enfance. »

Le gouverneur fit appeler plusieurs des lascars et leur apprit ce qu'il attendait d'eux moyennant une bonne gratification; ils n'eurent garde de refuser. Ils étaient ravis, au contraire, de pouvoir courir, pendant quelques jours, dans les bois. Aussi acceptèrent-ils au nom de leurs camarades absents, et songèrent-ils à les prévenir, afin qu'à l'heure indiquée pour le départ tous se trouvassent à l'habitation.

De leur côté Tueur-d'Éléphants et les autres Malais, connaissant la générosité de Palmer et sûrs d'être bien récompensés, déclarèrent qu'ils feraient volontiers partie de l'expédition.

Le lendemain matin, un peu avant le jour, comme

1. Matelots d'origine hindoue.

l'avait souhaité Richard, tous ceux qui devaient prendre part à l'excursion projetée, y compris le fidèle Darius, se réunissaient dans la cour de l'habitation. Bien que l'obscurité ne fût pas très-épaisse, le cabout rendait nécessaire l'usage des flambeaux, et plusieurs torches de sapin fichées en terre répandaient autour d'elles une lueur rougeâtre. Les lascars et les Malais se trouvaient déjà au lieu du rendez-vous, les uns couverts de leurs longs vêtements blancs, les autres enveloppés dans leurs amples sarongs, afin de se défendre contre la fraîcheur de la matinée; mais tous, par-dessous ces habits flottants, portaient un costume fort simple, qui ne pouvait les gêner au milieu des broussailles inextricables de la forêt. Ils s'étaient pourvus de coutelas et de haches pour s'ouvrir passage dans les fourrés; en outre, ils avaient des fusils de gros calibre, ou même de ces longs fusils à mèche, qui sont encore aujourd'hui en usage dans ces contrées barbares. Les Malais eussent bien voulu se munir aussi des arcs à flèches empoisonnées qui sont leurs armes ordinaires, mais Palmer s'y était opposé énergiquement, de peur que, dans une lutte possible, son fils ne reçût quelque blessure mortelle, et force avait été de se soumettre à ses ordres. Du reste, les deux races formaient des groupes distincts; soit que la différence des langues les empêchât de se rapprocher, soit qu'elles éprouvassent l'une contre l'autre des sentiments de défiance, elles se tenaient à chaque extrémité de la cour, sans communiquer entre elles. Les deux groupes se composaient en tout d'une quarantaine de chasseurs, et ce nombre semblait plus que suffisant pour mener à bien l'entreprise.

Richard Palmer veillait à tout. Quoique pendant la nuit précédente il eût pris à peine deux heures de repos, il paraissait plein de courage et de vigueur. Revêtu de son costume de peau qui était décoloré par le soleil et éraillé par les ronces, il allait de l'un à l'autre, s'occupant des moindres détails. Aussi tout le monde était-il en mouvement dans la cour, et les lumières, qui passaient et repassaient sans cesse derrière les fenêtres de l'habitation, annonçaient que l'activité n'était pas moins grande à l'intérieur.

Bientôt de nouvelles torches brillèrent dans l'avenue à travers le brouillard, et annoncèrent l'approche d'une autre troupe de chasseurs; c'était le gouverneur et quelques autres personnes. Deursen avait déjà son équipement de coureur des bois : longues guêtres, culottes de daim, veste de chasse rehaussée par un léger galon d'or et chapeau de forme très-basse. Un noir, bien armé lui-même, le suivait pour porter sa carabine et son mince bagage.

Richard fit un moment trêve aux soins divers qui l'absorbaient pour venir au-devant de ses hôtes. Il serra cordialement la main au gouverneur.

« Monsieur Palmer, dit celui-ci, je vous amène un nouveau compagnon, dont peut-être les secours ne vous seront pas inutiles. »

Et il désignait le docteur van Stetten.

« Merci, mon cher docteur, reprit le colon; vous êtes le bienvenu parmi nous. Vos préparatifs sont-ils faits? »

— Mon Dieu! oui, répliqua van Stetten avec bonhomie; ma trousse et quelques médicaments les plus nécessaires sont dans les poches de mon habit, et je n'ai pas oublié mon parasol. »

En même temps, il exhibait l'énorme riflard qu'il portait d'ordinaire dans ses promenades.



Les chasseurs défilèrent dans l'avenue à la clarté des torches.

Aux premières lueurs du jour, ils atteignirent la lisière de la forêt. Dès qu'on aperçut les touffes de grands arbres se dessiner confusément dans la brume, Palmer ordonna une halte générale. Jusque-là aucun danger n'avait été à craindre, et chacun avait pu marcher librement; mais, en quittant les lieux habités, il y avait de grandes précautions à prendre si l'on voulait éviter les désordres et les accidents.

Le colon songea donc à établir dans la bande une discipline exacte, une règle constante dont personne ne devrait s'écarter pendant le cours du voyage. Lui-même, comme guide et chef de l'expédition, se proposait de marcher le premier avec quelques hommes, armés de haches et de coutelas, pour frayer une route s'il en était besoin. A portée de cette avant-garde devaient se tenir un certain nombre de chasseurs prêts à repousser à coups de fusil toute attaque de bêtes féroces. Derrière eux viendraient Deursen et le docteur van Stetten, et enfin le cheval chargé des bagages. L'arrière-garde serait formée du reste des chasseurs. Il était recommandé aux hommes de la troupe de ne quitter leur rang sous aucun prétexte. Un coup de fusil, suivi aussitôt d'un cri, devait être un signal d'alarme, et tous ceux qui entendraient ce signal seraient tenus d'accourir au secours du compagnon en péril. Quelques notes d'un cornet, que Palmer portait en sautoir, devaient rallier la troupe entière dans un cas de pressante nécessité.

Richard donna ses instructions en diverses langues afin qu'elles fussent comprises de tous les assistants, et Deursen lui-même prit soin de les répéter aux lascars. Quand on fut certain que personne ne pourrait arguer plus tard de son ignorance du règlement, on se mit en marche dans l'ordre convenu, et l'on pénétra dans la forêt.

#### XIX. Expédition.

Il ne semblait pas de prime abord que tant de précautions fussent nécessaires; la partie du bois que l'on traversait était fréquentée par les habitants de la colonie, et on apercevait encore çà et là quelques traces de sentiers. Mais à mesure que l'on avançait, les arbres devenaient plus serrés, les lianes multipliaient leurs nœuds, les fougères arborescentes, les aloès et les cactiers enchevêtraient leurs tiges et leurs épines.

En revanche, Richard, en guide expérimenté, savait choisir avec une sagacité merveilleuse les places où le sol était le plus uni, où le fourré avait le moins de profondeur, et si parfois on rencontrait des taillis presque impénétrables qu'il fallait attaquer de front, le plus souvent on s'engageait sous des arbres élevés où le sol, revêtu d'une mousse épaisse comme d'un tapis de velours, ne présentait aucun obstacle à la marche et permettait d'avancer rapidement.

C'était une place de ce genre que l'on traversait, une heure environ après qu'on eut franchi les limites de la forêt. Le jour était déjà haut, quoique le brouillard et une voûte épaisse de feuillage ne permissent pas de voir le soleil. Une fraîcheur délicieuse régnait sous ces beaux ombrages, et de toutes parts la rosée coulait en gouttes brillantes. Les costumes blancs des lascars, les draperies des Malais, l'éclat des armes, l'animation des groupes, formaient un tableau pittoresque au milieu de ces bois majestueux. On n'y entendait d'autre

bruit que le chant bizarre de quelques oiseaux; on n'y voyait d'autres habitants que les grands lézards qui couraient sur les troncs d'arbres couverts de belles orchidées parasites, les petits singes barbus qui sautillaient de branche en branche, ou même quelques daims qui, bondissant sous les pieds des chasseurs, s'enfuyaient de toute leur vitesse le long d'immenses avenues où se perdait le regard.

Cependant le brouillard était dissipé depuis longtemps, et le soleil enfonçait çà et là comme des flèches de feu entre les arbres de la forêt. Une halte devenait bien nécessaire pour les travailleurs, qui avaient eu souvent à jouer de la hache dans les fourrés. On s'arrêta donc, afin de laisser passer le plus fort de la chaleur.

A cette heure de la journée, le voyage s'annonçait encore sous les plus heureux auspices. On n'apercevait pas de bêtes féroces, les obstacles de la route ne paraissaient pas insurmontables, et la chaleur, quoique très-grande, n'était pas intolérable sous le couvert des arbres. Aussi les voyageurs étaient-ils pleins d'ardeur et de courage comme le matin. A la vérité, les lascars et les Malais continuaient de faire bande à part; mais jusque-là ils s'étaient également montrés soumis aux ordres de leurs chefs, et tout prouvait qu'en dépit de certaines rancunes ou de certaines antipathies de races, la bonne harmonie entre eux ne serait pas troublée.

On se remit en marche après deux heures de halte. Palmer avait décidé que l'on irait camper le soir même au bord de l'immense marais qui partageait la forêt en deux parts, non loin de la chaussée de rochers récemment découverte. Il avait calculé qu'en passant la nuit en cet endroit, il serait facile le lendemain de franchir la chaussée, d'atteindre la région où se trouvaient les oranges, et, après avoir opéré la délivrance d'Édouard, de revenir camper à la même place. De la sorte, le voyage, à moins d'obstacles imprévus, ne durerait pas plus de trois jours, ainsi qu'il l'avait annoncé.

Cependant cette seconde partie de la journée fut marquée par des fatigues plus grandes que la première. On s'était engagé de nouveau dans des fourrés où la marche était entravée par des obstacles nombreux, sans cesse renaissants. Le sol changeait à chaque instant de nature, tantôt sec et rocailleux, tantôt spongieux et humide, mais le plus souvent embarrassé par la puissante et vigoureuse végétation des régions tropicales. Aucune difficulté ne pouvait arrêter l'infatigable Palmer; toujours en tête de la troupe, il guidait ses compagnons sans hésiter à travers ces sombres solitudes. Au moyen de quelques marques tracées sur le tronc de certains arbres, il reconnaissait sur-le-champ vers quel point il devait marcher, si étroit que fût l'horizon autour de lui.

Toutefois, il était tard quand on atteignit l'endroit où l'on devait passer la nuit.

Le paysage avait là un caractère grandiose que l'on ne pourrait retrouver dans aucun paysage de nos climats tempérés. Le marais s'étendait à perte de vue, encadré par les lignes capricieuses de la forêt, qui reparaissait de l'autre côté dans un lointain vapoureux. Çà et là on apercevait de larges nappes d'une eau plombée et immobile, ou bien des champs de roseaux qui ondu-laient avec un bruit métallique au moindre souffle d'air. Des îlots de vase surgissaient du sein des eaux dormantes, ombragés de touffes de bambous, de saules au pâle feuillage, et de ces banyans ou figuiers sacrés si com-



muns au bord du Gange. Un ciel embrasé pesait sur cette nature sauvage, et dans l'atmosphère flottaient des vapeurs roussâtres, basses et lourdes, qui devaient contenir des germes de peste et de mort. Le soleil, semblable à un globe de fer rougi, ne projetait plus que des rayons obliques dans la plaine, et ajoutait encore à la tristesse solennelle du désert.

A cette heure du soir, des hérons d'une blancheur de neige, des ibis au plumage d'un rouge de feu, des oiseaux-serpents au cou onduleux voltigeaient en troupes nombreuses au-dessus des lagunes et poussaient des cris éclatants. On voyait au loin des sangliers et des tapirs qui, effrayés par la présence des hommes, se hâtaient de quitter le voisinage des marais et de regagner leurs retraites ordinaires dans la profondeur des bois. Des singes, grands et petits, se poursuivaient à la cime des palmiers; des dragons volants sautaient de branche en branche, soutenus par les amples membranes de leurs pattes écailleuses. Les roseaux eux-mêmes semblaient, à en juger par les longues ondulations qu'ils éprouvaient, être sillonnés par de nombreux reptiles, peut-être par le monstrueux boa, le souverain de ces lieux empestés. On commençait à entendre les cris rauques du crapaud gigantesque particulier aux pays tropicaux. Enfin, à certains remous qui se faisaient dans la vase liquide, à certains points noirs qui se montraient parfois entre les larges feuilles des nénufars, on devinait que les crocodiles commençaient à s'agiter au fond des eaux, en attendant que l'obscurité leur permit de venir s'ébattre sur le rivage.

Tel était le spectacle à la fois singulier et imposant qui s'offrait aux yeux des chasseurs quand on fit halte au bord du marais.

Déjà les hommes de la bande travaillaient à établir le campement. Disséminés sous des arbres gigantesques, dont les têtes s'élevaient à une hauteur qui épouvantait le regard, ils ressemblaient à des nains, tant ils étaient écrasés par les proportions colossales de tout ce

qui les environnait. Ils avaient rejeté les vêtements inutiles, afin de remplir leur tâche avec plus d'aisance, et ils étaient revêtus d'un simple caleçon qui laissait voir leur torse noir ou cuivré, sur lequel ruisselait la sueur. Les uns abattaient de jeunes arbres, soit pour entretenir des feux pendant la nuit, soit pour fournir les matériaux d'une hutte de feuillage réservée aux chefs. D'autres songeaient aux apprêts du souper, et déjà de longues spirales de fumée, s'élevant lentement dans les airs, annonçaient la cuisine du bivac. Le bruit des haches, le craquement des arbres qui tombaient, les cris des travailleurs, quelques coups de fusil tirés isolément, étaient répercutés d'une façon majestueuse par les échos de la forêt vierge, où se perdaient bientôt ces sons divers comme dans un



Disséminés sous des arbres gigantesques, ils ressemblaient à des nains. (Page 348, col. 1.)

vide immense.

Au milieu de cette agitation générale, un dissentiment éclata entre les Malais et les lascars. Plusieurs fois ils parurent près de se battre, et le gouverneur dut porter la main aux pistolets qui brillaient à sa ceinture pour les décider à s'en tenir aux provocations du geste et de la voix. Voici ce qui s'était passé.

Depuis le matin, comme nous le savons, les Malais et les Indous formaient deux troupes distinctes qui s'observaient avec défiance, sinon avec hostilité. Les Malais, chasseurs habiles et expérimentés, étaient parvenus à tuer pendant la journée deux daims et un jeune sanglier, tandis que les lascars, moins adroits ou moins heureux, avaient abattu seulement quelques oiseaux. Or, on avait apporté fort peu de provisions; on avait compté sur les produits de la chasse et sur les fruits sauvages de la forêt pour nourrir cette troupe nombreuse; il fallait donc procéder à une égale



Le docteur paraissait incapable de bouger. (P. 350, c. 2.)

répartition des vivres entre tous les voyageurs.

Quoique les Hindous, en général, s'abstiennent de viande, la caste guerrière des lascars fait volontiers exception à cette règle; et les lascars de la troupe, épuisés et affamés, ne paraissaient pas disposés en ce mo-



ment à écouter les prescriptions de leur loi religieuse. Aussi prétendaient-ils avoir leur part dans cet appétissant gibier, et c'était cette prétention qui offensait les Malais. Soit que ceux-ci fussent poussés par un sentiment de secrète inimitié, soit qu'ils obéissent seulement à leurs instincts fiers et querelleurs, ils refusaient de partager le produit de leur chasse avec les autres personnes de la troupe, et notamment avec les Hindous. Quelques mots insultants avaient été échangés entre les deux partis; les têtes s'étaient montées et les chefs furent obligés d'interposer leur autorité pour arrêter ce conflit, dont les conséquences auraient pu devenir de la plus haute gravité.

La nuit fut loin d'être calme pour la troupe. Des myriades de moustiques s'étaient répandues dans l'at-

mosphère aussitôt après le coucher du soleil, et ne laissèrent pas un moment de repos aux voyageurs fatigués. De plus, malgré les feux qu'on avait soin de tenir très-ardents, il y eut plusieurs alertes causées par des éléphants ou par des tigres. Les tigres surtout étaient nombreux et acharnés : ils rugissaient sans relâche autour du camp; leurs rauquements retentissaient dans toutes les parties de la forêt. Les habitants du marais n'étaient pas plus tranquilles; sans parler du crapaud géant, qui croassait au milieu des roseaux, on entendait du côté du lac un grouillement continu, des espèces de ronflements semblables à ceux d'un soufflet de forge, parfois aussi des bonds prodigieux, comme si des masses pesantes fussent tombées dans l'eau; c'étaient les crocodiles qui se divertissaient à leur manière. Plu-



Le passage du marais. (Page 350, col. 1 et 2.)

sieurs même ne se contentèrent pas de ce vaste lac pour théâtre de leurs jeux. Un lascar, en faction sur le bord du marais, s'étant endormi à son poste, fut éveillé par cette affreuse odeur de musc et de corruption que ces animaux répandent autour d'eux. Il se redressa brusquement et aperçut, à la clarté de la lune, un gavia de douze à quinze pieds de long qui s'était glissé jusqu'à lui et se préparait à l'attaquer. Le lascar tira un coup de fusil pour le mettre en fuite, et le gavia, en effet, se retira lentement. La sentinelle, comme on peut croire, n'eut plus sommeil pour le reste de la nuit.

L'aurore arriva pourtant avec son cortège ordinaire d'épais brouillards, et dès que le jour parut, les bruits extérieurs changèrent de nature. Les éléphants cessè-

rent de rôder sous les arbres, dont ils cassaient les branches avec leurs trompes; les tigres se turent, les gavials rentrèrent dans leur fange, et les chants de mille oiseaux joyeux saluèrent le retour de la lumière. La troupe devait mettre à profit ce moment de fraîcheur, le plus agréable de la journée. Aussi, à la voix de Richard, tout le monde fut-il bientôt sur pied. On roula les manteaux qui avaient servi de couche pendant la nuit, on éteignit les feux, on déjeuna rapidement de ce qui restait des provisions de la veille. Ceux d'entre les voyageurs, Malais ou lascars, qui étaient musulmans, s'étaient approchés du lac, et tandis que les uns faisaient les ablutions prescrites par le Coran, les autres, tournés vers la Mecque, adressaient à Allah leur prière du matin.



Palmer allait donner le signal du départ, quand Deursen lui dit :

« Les choses vont mal du côté des Malais et des lascars, monsieur Palmer. Il y a parmi ces gens des allées et des venues, des chuchotements qui me sont suspects. Je crains qu'à la première occasion il ne soit impossible d'empêcher une nouvelle collision »

— J'ai remarqué les signes d'inimitié dont vous parlez, monsieur Deursen, répliqua Palmer avec tristesse ; j'espère pourtant que nos hommes nous laisseront le temps d'accomplir la tâche pour laquelle nous sommes venus dans ces déserts : demain soir, nous serons de retour au Nouveau-Drontheim, où les moyens de répression ne nous manqueront pas en cas d'insubordination ouverte. D'ici à demain, les deux partis auront peut-être à supporter assez de fatigues et de dangers pour oublier leurs griefs réciproques. Veillons de notre côté ; en usant à la fois de fermeté et d'adresse, nous parviendrons sans doute à maintenir la concorde jusqu'à la fin du voyage. »

Le gouverneur, bien qu'il ne partageât pas complètement ces espérances, s'inclina d'un air d'assentiment.

Cinq minutes après, la troupe se mettait en route et longeait les marais pour chercher l'espèce de chaussée naturelle qui devait permettre de les traverser. Le brouillard, plus épais dans ces bas-fonds que dans la plaine, ne permettait pas de distinguer les objets à dix pas devant soi, et la marche était périlleuse sur ces terrains bourbeux. D'autre part, au milieu de cette brume opaque, on pouvait manquer le passage assez étroit qui conduisait à l'autre partie de la forêt. Richard lui-même, dont jusqu'à ce moment la direction avait été si sûre, dont les observations s'étaient trouvées si exactes, montrait de l'incertitude et de l'hésitation. Heureusement le soleil, en acquérant de la force, dissipa en partie ces vapeurs importunes et permit aux voyageurs d'apercevoir enfin le passage qu'ils cherchaient.

C'était, comme nous l'avons dit, une ligne irrégulière de rochers qui, en certains endroits, s'élevait à peine de quelques pieds au dessus du niveau du lac. De ces rochers, les uns étaient nus et stériles, les autres couverts d'arbustes et de broussailles ; parfois ils étaient séparés par des flaques d'eau dormante. La chaîne entière, à cause de ses nombreux détours, avait quatre à cinq milles d'étendue, et un reste de brume, en empêchant de voir l'extrémité opposée, ajoutait à son aspect sinistre.

A peine eurent-ils posé le pied sur la chaussée, que les voyageurs comprirent la nécessité de se prêter un mutuel appui. Il fallait sonder le terrain à chaque pas ; la moindre inattention pouvait causer une chute funeste. Souvent le cheval s'embourbait, et il semblait impossible de le faire avancer davantage. D'autre part, tous les monstres de ce marécage pestilentiel semblaient avoir pris à tâche de défendre leurs domaines contre l'envahissement de l'homme ; et sans la précaution que l'on avait de tirer de minute en minute des coups de fusil, on aurait eu à craindre de terribles accidents. Là c'était un boa constrictor, qui, surpris sur son rocher, au moment où sa digestion était encore incomplète, se retirait majestueusement dans les roseaux. Plus loin, un énorme crocodile, dérangé tandis qu'il dormait au soleil, se précipitait dans l'eau avec son ronflement lugubre, non sans retourner son œil saillant et morne

vers ceux qui avaient l'audace de le troubler. Partout ces affreux animaux avaient laissé sur le sol une vase visqueuse et fétide comme trace de leur passage. Nous ne parlons que pour mémoire des innombrables petits serpents, lézards de toute taille, scorpions, mille-pieds, scolopendres, qui pullulaient autour des voyageurs. Quant aux oiseaux, ils s'élevaient souvent en volées si épaisses et si bruyantes, qu'ils inspiraient aux chasseurs plus d'effroi encore que les gavials et les boas.

Le docteur van Stetten, abrité de son volumineux parapluie, ne s'écartait plus à droite et à gauche pour récolter des plantes rares ou collectionner des insectes, et il s'avavançait péniblement, accablé par cette température torride.

Cependant, grâce aux précautions de Richard et à l'ordre parfait qu'il avait su maintenir parmi ses gens, le passage s'accomplit sans mésaventure. Bien avant que le soleil eût achevé la moitié de sa course, toute la troupe arrivait saine et sauve à l'extrémité de la terrible chaussée et faisait halte à l'ombre de quelques pandanus, sur la lisière de la savane récemment découverte par Palmer.

#### XX. Nouveaux dangers.

Là une tactique nouvelle devenait nécessaire. Autant les cris, le mouvement, les coups de fusil avaient été utiles dans la traversée du marais, autant il importait maintenant de garder le silence, de se glisser inaperçus. On touchait à la région fréquentée par les orangs, et l'on savait combien est fine l'ouïe de ces êtres féroces. Si une fois ils se mettaient en embuscade, ils feraient certainement de nombreuses victimes parmi leurs ennemis. Invisibles dans le feuillage, ils ne manqueraient pas, selon leur habitude, de briser le crâne aux chasseurs avec leur massue, avant qu'on eût même soupçonné leur présence. Or, aucun de ces détails n'était ignoré des gens de la troupe ; et, sur le point de s'engager dans la partie de la forêt qui renfermait de pareils habitants, les plus hardis sentaient le besoin de la prudence.

Du reste, Palmer avait décidé qu'il irait d'abord seul à la découverte, afin de s'assurer si Édouard se trouvait encore dans le voisinage. Il invita donc ses compagnons à se reposer à l'endroit où ils étaient. Après avoir adressé de nombreuses recommandations à Deursen et au docteur, s'être assuré enfin que les hommes de la bande ne songeaient qu'à profiter de ce moment de répit pour faire la sieste, il s'enfonça dans la savane et disparut bientôt au milieu des hautes herbes.

Plus d'une heure s'était écoulée et il ne revenait pas. Le soleil se trouvait alors dans toute sa force ; la chaleur devenait tellement accablante qu'aucune créature humaine n'eût semblé pouvoir la braver impunément. Aussi, Malais, nègres et lascars, malgré leurs secrètes inimitiés, s'étaient-ils endormis côte à côte. Deursen lui-même, couché sur le gazon, paraissait tout à fait abattu. Quant au docteur, étendu sur le dos, à l'ombre de son vieux parapluie, il paraissait complètement incapable de bouger, et les grosses fourmis de la forêt eussent pu le dévorer sur place sans qu'il trouvât la force de se soustraire à ce supplice.

ÉLIE BERTHET.

(La fin au prochain numéro.)



## VARIÉTÉS.

## LE GYMNOTE ÉLECTRIQUE.

Parmi les animaux les plus dignes de fixer l'attention du physicien, le gymnote, auquel on a donné jusqu'à présent le nom d'électrique, doit occuper un des premiers rangs.

Quoique l'épithète d'électrique ait déjà été donnée à cinq poissons d'espèces très-différentes, le gymnote, que nous allons décrire, est celui qui a le plus frappé l'imagination du vulgaire, excité l'admiration des voyageurs et étonné les savants. Quelle a dû être en effet la surprise des premiers observateurs, lorsqu'ils ont vu un poisson, en apparence assez faible, assez semblable, d'après le premier coup d'œil, à une anguille ou à un congre, arrêter soudain, et malgré d'assez grandes distances, la poursuite de son ennemi ou la fuite de sa proie, surprendre à l'instant tous les mouvements de ses victimes, les dompter par un pouvoir aussi inévitable qu'irrésistible, les immoler avec la rapidité de l'éclair, au travers d'un très-large intervalle, les frapper par enchantement, les engourdir et les enchaîner, pour ainsi dire, dans le moment où ils se croyaient garantis.

C'est auprès de Surinam que se trouve le gymnote électrique; ce poisson parvient ordinairement jusqu'à la longueur d'un mètre un ou deux centimètres; et la circonférence de son corps, dans l'endroit le plus gros, est alors de trois à quatre décimètres; il a donc onze ou douze fois plus de longueur que de largeur. La tête est percée de petits trous ou pores tout à fait visibles, qui sont les orifices des vaisseaux destinés à répandre sur sa surface une liqueur visqueuse; des ouvertures plus petites, mais analogues, sont disséminées en très-grand nombre sur son corps et sur sa queue: il n'est donc pas étonnant qu'il soit enduit d'une matière gluante très-abondante. La peau ne présente d'ailleurs aucune écaille facilement visible. Son museau est arrondi; sa mâchoire inférieure est plus avancée que la supérieure; ses dents sont nombreuses et acérées, et on voit des verrues sur son palais ainsi que sur sa langue, qui est large. Sa couleur est noirâtre, et relevée par quelques raies étroites et longitudinales d'une nuance plus foncée.

Lorsqu'on touche cet animal avec une seule main, on n'éprouve pas de commotion, ou on n'en ressent qu'une extrêmement faible: mais la secousse est très-forte lorsqu'on applique les deux mains sur le poisson. Le coup reçu par le moyen des deux mains peut même être assez fort pour donner aux deux bras une paralysie momentanée. Mais pour que le gymnote jouisse de tout son pouvoir, il faut qu'il se soit, pour ainsi dire, progressivement animé. Les premières impressions qu'il fait éprouver ne sont pas ordinairement très-fortes: elles deviennent plus vives à mesure qu'il s'évertue, s'agite, s'irrite; elles sont terribles lorsqu'il est livré à une sorte de rage.

Les métaux, l'eau, les corps mouillés, et toutes les autres substances conductrices de l'électricité, transmettent la vertu engourdissante du gymnote. Voilà pourquoi on est frappé, au milieu des fleuves, quoiqu'on soit encore à une assez grande distance de l'animal: voilà encore pourquoi les petits poissons, pour lesquels cette secousse est beaucoup plus dangereuse, éprouvent une commotion dont ils meurent à l'instant,

quoiqu'ils soient éloignés de plus de cinq mètres de ce poisson.

Nous croyons ne pas pouvoir mieux terminer cet article qu'en citant un fait arrivé à Paris, où un gymnote avait été apporté d'Amérique. Plusieurs savants s'étant plu à répéter sur cet animal, le premier qu'on eût encore vu en France, les expériences du célèbre voyageur, M. de Humboldt, et tous ayant éprouvé des secousses plus ou moins sensibles, M. le docteur Janin de Saint-Just voulut voir si en saisissant et en pressant l'animal avec les deux mains, l'effet qu'il produirait sur lui serait plus ou moins considérable. Mais à peine eut-il commencé cette épreuve qu'il ressentit plusieurs commotions d'une force extraordinaire, et telle que la pile de Volta n'en fit jamais éprouver à personne. Mais une circonstance remarquable et qui l'exposa à un danger réel, c'est qu'il lui devint impossible de rendre la liberté à l'animal dont les mouvements ébranlaient toute son organisation. Une contraction involontaire le lui faisait même serrer avec une force bien supérieure à celle qui lui est naturelle, et plus il serrait, plus les secousses électriques devenaient violentes; elles lui arrachèrent même des cris qui effrayèrent tous les assistants, au nombre desquels se trouvaient MM. Alibert, Geoffroy Saint-Hilaire, Ferre et Larrey. On craignit pour sa vie, et il n'est pas douteux que si cet état se fût prolongé, il n'eût amené bientôt la mort. On ne savait quel secours porter au docteur Janin: « lâchez! lâchez! lui criait-on; » mais il n'était pas maître de suivre ce conseil. Heureusement il lui vint l'idée de replonger le gymnote dans son baquet: ses mains ne furent pas plutôt mouillées que le contact de l'eau, excellent conducteur du fluide électrique, lui rendit la liberté de se débarrasser de son ennemi.

C'est ainsi que le docteur échappa à une mort certaine, s'estimant trop heureux d'en être quitte pour de vives douleurs dans toutes les parties du corps, et particulièrement dans les épaules. Ces douleurs ont duré plusieurs jours, et ont même rendu impossible, pendant vingt-quatre heures, tout mouvement du bras droit, lequel était douloureux au toucher comme s'il eût été atteint d'un violent rhumatisme.

I.

## LE GRENADIER.

Les ennemis assiégeaient Lille en 1708; le gouverneur voulait qu'on allât reconnaître le progrès d'une sape; l'action était périlleuse à l'excès. Cent louis sont promis au soldat qui la tentera heureusement. Cinq y marchent tour à tour, et tous les cinq sont tués; un sixième se présente, c'est un jeune homme d'une figure aimable et d'un extérieur distingué. On le voit partir à regret. Il s'éloigne; on compte les minutes, elles se passent; le jeune homme ne revient pas: on le plaint. Il reparait; il rend compte de ce qu'il a vu. D'après ses indications on fait une sortie vigoureuse; on force les retranchements des ennemis, et l'on rentre dans la place. Alors, en présence de la garnison victorieuse, le général appelle le brave qui a préparé son triomphe. Le jeune grenadier sort de son rang, on lui offre la récompense indiquée.

« Grand merci, mon général, on ne va pas là pour de l'argent, » répondit le grenadier.

Et il retourna à son poste. Sur l'heure même il fut fait officier.



# CADET ROUSSELLE (SUITE).



Cadet Rousselle a trois gargons; (*bis*)  
 L'un est voleur, l'autre est fripon; (*bis*)  
 Le troisième est un peu ficelle;  
 Il ressemble à Cadet Rousselle.  
 Ah! ah! ah! mais vraiment,  
 Cadet Rousselle est bon enfant

Cadet Rousselle a trois beaux chats, (*bis*)  
 Qui n'attrapent jamais les rats; (*bis*)  
 Le troisième n'a pas de pruneau;  
 Il monte au grenier sans chandelle.  
 Ah! ah! ah! mais vraiment,  
 Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Rousselle a trois gros chiens; (*bis*)  
 L'un court au lièvre, l'autre au lapin, (*bis*)  
 L' troisième s'enfuit quand on l'appelle,  
 Comm' le chien de Jean de Nivelle.  
 Ah! ah! ah! mais vraiment,  
 Cadet Rousselle est bon enfant.

